ÉDITION ILLUSTRÉE

Les Enfants du Bandji

Kagambega Ivan Maria



Roman-photo · Collection Kimosiris

Édition numérique prête à l’impression

Repères de lecture

Avant le récit	3
Sinfra, au commencement	3
LES FILS DU GBONHI	5
Le Goût du Bandji	6
Bricio et la Rumeur du Lycée	9
La Première Gomi	12
Le Gbailai de Yobo	16
La Nuit du Mougou	19
LES CHEMINS DE LA RUPTURE	21
L'Exode	22
Abidjan la Dévoreuse	24
Les Gnaga et les Gnambro	27
La Rafle	30
Les Gos et le Tchep	34
LES HOMMES QU'ILS DEVIENNENT	36
La Réussite de Bricio	37
Ce que Sei savait	39
Dao, l'Immobile	41
Yobo et la Chute	44
LES RETROUVAILLES	46
Tous à Abidjan	47
La Nuit Longue	49
Aïcha	52
Ce que Martial avait appris	56
Épilogue	58
Les mots du récit	62
À propos de l’auteur	64

Ouverture

Avant le récit

LES ENFANTS DU BANDJI

Roman

« De Sinfra à Abidjan,

il n'y a pas que la route qui grandit —

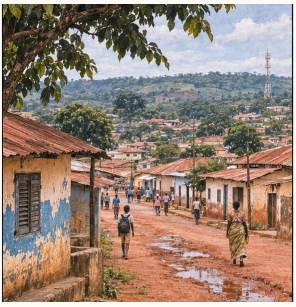
il y a aussi les hommes. »

À tous ceux qui ont grandi dans une petite ville ivoirienne, qui ont erré dans les rues au son du bandji, qui ont aimé trop vite, trop fort, trop jeune, et qui, malgré tout, sont devenus des hommes.

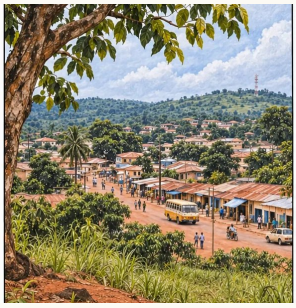
Et à Sinfra — cette ville rouge de latérite qui nous a tout appris sans jamais nous demander notre avis.

Prologue

Sinfra, au commencement



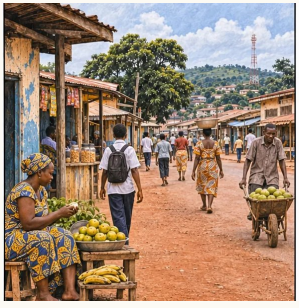
PROLOGUE



Sinfra, Centre-Ouest de la Côte d'Ivoire — Années 2000



Il y a des villes qui ne figurent sur aucune carte touristique. Des villes sans hôtel de luxe, sans fontaine lumineuse, sans boulevard pour les paparazzi. Des villes où l'on naît, où l'on souffre, où l'on rit avec les dents du fond, et où, si l'on a la chance ou la malchance d'en partir un jour, on emporte dans ses bagages une odeur indéfinissable de terre rouge mouillée, de beignets huile-de-palme et de bandji frais.



Sinfra est une de ces villes.



Nichée dans le Centre-Ouest de la Côte d'Ivoire, entre les collines douces du pays Gouro et les plantations de cacao qui s'étendent à perte de vue, Sinfra vit à son propre rythme — celui des gbonhi qui zonent en début d'après-midi, celui des femmes qui pilent le foutou au crépuscule, celui du muezzin qui appelle à la prière avant même que le soleil n'ait décidé s'il allait se lever vraiment.



C'est dans cette ville-là qu'ils ont grandi. Cinq garçons. Cinq destins cousus de fils différents, mais liés par un nœud commun : ils ont bu ensemble, ri ensemble, pleuré ensemble — parfois sans le savoir — et ils ont traversé l'adolescence comme on traverse un fleuve en saison des pluies : en courant, en glissant, en buvant parfois la tasse.



Leur histoire aurait pu ne jamais être racontée. Les histoires des petites villes ne le sont presque jamais.



Mais Konan Martial a décidé de parler. Et quand Martial parle, les murs de Sinfra écoutent encore.

Partie 1

LES FILS DU GBONHI

PREMIÈRE PARTIE

LES FILS DU GBONHI

Sinfra, 2001–2004

Chapitre 1

Le Goût du Bandji



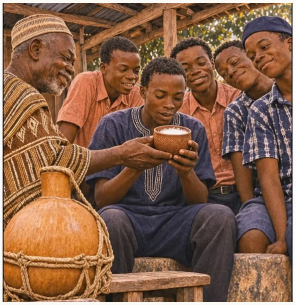
Chapitre 1
Le Goût du Bandji
La première fois que Konan Martial goûta le bandji, il avait treize ans, un short kaki trop large et des sandales en plastique blanc dont la semelle gauche claquait à chaque pas comme une mauvaise nouvelle.
C'était Daouda qui avait insisté. Daouda Coulibaly, dit « Dao le Grand » bien qu'il fût le plus petit du groupe, avait cette capacité particulière de transformer ses idées les plus mauvaises en défis impossibles à refuser.



— Eh frèreuh ! Tu vas rester comme ça comme les femmes-là ? Gbailai c'est doux, je te jure sur la tête de ma mère !
Ils étaient cinq ce soir-là, assis sur le muret qui longeait la concession de Tonton Koffi, derrière le marché central. L'air sentait la friture de placali et les mangues trop mûres. Une ampoule jaune se balançait au bout d'un fil électrique incertain, projetant des ombres dansantes sur leurs visages de gamins.



Outre Martial et Dao, il y avait Brice Kouamé — « Bricio » — le fils du proviseur du lycée Moderne, celui qui portait toujours des chemises repassées même le samedi. Il y avait aussi Seydou Traoré, dit « Sei », un grand Dioula maigre comme un clou qui parlait peu mais dont le rire, quand il sortait, ressemblait à une pluie d'hivernage. Et enfin Yoboué Marc-Arthur, dit « Yobo », dont personne ne comprenait vraiment comment il pouvait être à la fois aussi bête en classe et aussi intelligent dans la rue.



Martial prit le verre en terre cuite que lui tendait le vieux Adama, le bandjidrome du quartier. Le vin de palme était blanc, légèrement trouble, avec cette mousse fine qui disparaissait avant même qu'on ait le temps de se décider. Il porta le verre à ses lèvres.
La première gorgée fut une trahison. Doux, légèrement sucré, avec un arrière-goût acide qui rappelait la mangue verte. La deuxième fut une révélation. La troisième fut une promesse.



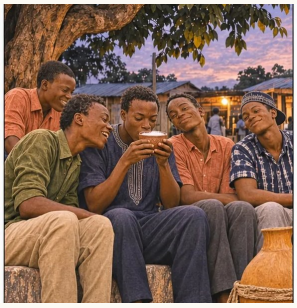
— Alors ? demanda Dao.
Martial posa le verre, s'essuya la bouche avec le poignet, regarda ses amis d'un air de quelqu'un qui vient de comprendre quelque chose d'important.
— C'est doux, dit-il simplement.
Et dans cette réponse tenait tout ce qui allait suivre.
Le gbonhi de Martial — c'est ainsi qu'on appelait leur groupe en nouchi, l'argot des rues ivoiriennes — s'était formé par hasard et par nécessité, comme tous les vrais gbonhi. Pas de serment, pas de hiérarchie officielle, juste cette évidence que certains garçons ont besoin d'autres garçons pour comprendre qui ils sont.



Ils zougounaient ensemble chaque soir — cette errance calculée qui consiste à déambuler dans les rues de la ville sans destination précise, en observant, en commentant, en riant de tout et surtout des autres. Sinfra n'était pas grande, mais pour des adolescents qui la connaissaient rue par rue, concession par concession, elle était un monde entier.



Le quartier Dioulabougou avec ses mosquées et ses commerçants malinkés. Le marché central où les femmes Gouro vendaient le foutou et les feuilles de plasas. La gare routière d'où partaient les gbakas surchargés vers Daloa, Bouaflé, Yamoussoukro. Et les bandjidrome — ces cabarets discrets, souvent dissimulés derrière des haies de bananiers, où le vin de palme coûtait cinquante francs CFA le verre et où les langues se déliaient avec l'honnêteté particulière de l'alcool bon marché.



Mais ce soir-là, autour du verre de bandji inaugural de Martial, le gbonhi ne savait pas encore qu'il venait de s'engager sur un chemin qui les mènerait beaucoup plus loin que Sinfra.

Chapitre 2

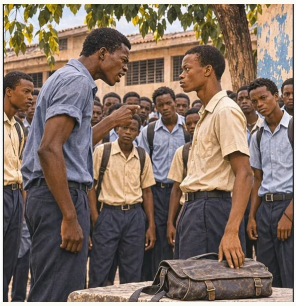
Bricio et la Rumeur du Lycée



Chapitre 2
Bricio et la Rumeur du Lycée
Brice Kouamé avait deux problèmes dans la vie : son père était proviseur et sa mère était trop belle.
Le premier problème était connu de toute la ville. Les fils de proviseur au lycée Moderne de Sinfra vivaient dans une double punition : ils ne pouvaient ni tricher ni sécher les cours sans que l'information n'arrive aux oreilles paternelles avant même qu'ils soient rentrés à la maison. Les professeurs qui auraient fermé les yeux sur les frasques de n'importe quel autre élève devenaient subitement vertueux dès qu'il s'agissait de Bricio.



Le deuxième problème était plus subtil. Madame Kouamé était une femme d'une quarantaine d'années dont la beauté s'était non pas fanée avec l'âge mais cristallisée, comme ces bouteilles de parfum qui deviennent plus intenses en vieillissant. Les amis de Bricio la regardaient avec une admiration gênante. Les adultes la saluaient avec un excès de déférence. Et Bricio lui-même vivait dans la terreur permanente qu'on dise un jour quelque chose sur sa mère que ses poings ne pourraient pas effacer.



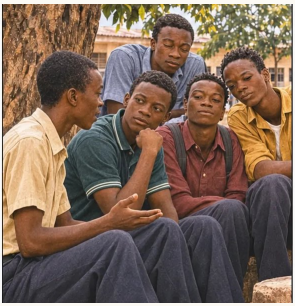
C'est ainsi qu'il en vint à se battre pour la première fois.
Un matin de lundi — il devait être en troisième — un grand de terminale avait lancé à voix haute dans la cour :
— Eh ! Le Bricio-là, on dit sa mère est trop foutu, hein !
Le silence qui suivit fut bref. Bricio posa son cartable avec le soin particulier de quelqu'un qui sait que ce geste est le dernier avant longtemps. Puis il se retourna.



La bagarre fut rapide et violente. Bricio perdit deux dents de lait qu'il aurait dû perdre depuis longtemps et gagna quelque chose d'inestimable : le respect de la cour de récréation. Son père lui infligea une punition de deux semaines de balayage de couloirs. Sa mère le serra dans ses bras sans dire un mot, ce qui valait mieux que n'importe quel discours.



Martial avait assisté à tout. C'est ce jour-là qu'il décida que Bricio était quelqu'un.
Dans le gbonhi, chacun avait son rôle non dit. Dao était le comique, celui qui transformait les situations désastreuses en histoires drôles. Sei était le sage — silencieux, observateur, capable de donner en trois mots un conseil qui prenait aux autres trois semaines à formuler. Yobo était l'aventurier, toujours partant pour n'importe quelle connerie à condition qu'elle fût inédite. Bricio était la conscience morale, bien malgré lui : il savait quand une ligne allait être franchie, même s'il la franchissait quand même.



Et Martial ?



Martial était le centre. Pas le chef — il aurait refusé ce titre. Mais le centre, celui vers qui les autres gravitaient sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il écoutait vraiment, au lieu de simplement attendre son tour de parler. Peut-être parce que son regard avait cette qualité particulière : il vous faisait sentir que vous étiez la personne la plus intéressante de la pièce, même dans une pièce vide.



Plus tard, beaucoup plus tard, cette qualité lui vaudrait des fortunes. Ce soir-là, autour du bandji du vieux Adama, elle ne lui valait que de l'amitié. Ce qui n'était pas rien.

Chapitre 3

La Première Gomi



Chapitre 3
La Première Gomi
Aïcha Koné avait seize ans, des nattes noires qui lui tombaient jusqu'aux épaules et un rire qui ressemblait au son que fait une clé dans une serrure rouillée — d'abord difficile, puis libérateur.



Elle était en seconde. Martial était en troisième. Ils se croisaient chaque jour à la fontaine publique du quartier Gouvernement, où les élèves qui n'avaient pas l'eau courante venaient remplir leurs bidons avant l'école. Ce rituel matinal — bidons jaunes, sandales qui claquent sur le bitume craquelé, odeur de savon Omo et de bois de chauffe — était le seul moment de la journée où garçons et filles se retrouvaient sans la surveillance des parents ni la ségrégation des salles de classe.



Martial avait remarqué Aïcha depuis longtemps. Dans le vocabulaire du gbonhi, elle était sa gomi — ou plutôt celle qu'il aurait voulu être sa gomi. La différence était considérable.



— Elle te kiff, je te jure, lui souffla Dao un matin, alors qu'ils attendaient leur tour à la fontaine. Regarde comment elle te regarde.
— Elle regarde pas, elle regarde juste.
— Frèreuh, quand une go te regarde « juste », ça veut dire qu'elle te regarde exprès. Tu comprends rien à la vie.



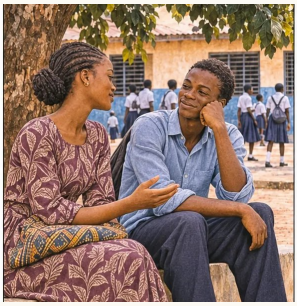
Sei, qui remplissait son bidon sans participer à la conversation, dit sans lever les yeux :
— Va lui parler.
Voilà le problème avec Sei : il avait toujours raison, et il le disait avec une économie de mots qui rendait tout refus ridicule.
Martial alla lui parler.



La conversation fut courte et désastreuse. Il s'approcha d'Aïcha au moment où elle reposait son bidon rempli sur sa tête — un équilibre parfait, les deux mains légèrement levées en stabilisateurs — et il dit, avec tout le courage qu'il avait pu rassembler depuis le réveil :



— Euh… bonjour.
Aïcha le regarda. Le bidon ne bougea pas d'un millimètre.
— Bonjour.
— Je m'appelle Martial.
— Je sais.
— Ah. D'accord.
Et il repartit.
Derrière lui, le rire d'Aïcha — ce rire de clé dans serrure rouillée — éclata pour la première fois. Et Martial, sans se retourner, sourit aussi, parce qu'un rire comme celui-là ne peut pas être moqueur. Il est trop vrai pour ça.



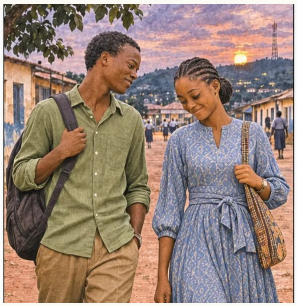
Les semaines suivantes furent un apprentissage. Martial apprit qu'Aïcha était dioula par son père et bété par sa mère, ce qui en Côte d'Ivoire était une combinaison à la fois explosive et harmonieuse. Il apprit qu'elle voulait devenir sage-femme, qu'elle avait peur des chiens mais pas des serpents, et qu'elle détestait le foutou igname mais adorait le riz gras du vendredi.



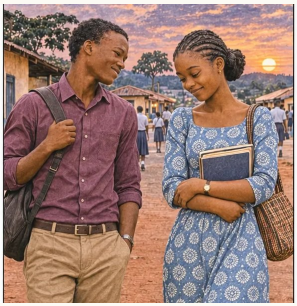
Aïcha apprit que Martial était quelqu'un qui vous écoutait vraiment. Dans une ville où les hommes parlaient surtout pour s'entendre parler, c'était rare.



La première fois qu'il lui prit la main, c'était derrière le marché, à l'ombre d'un avocatier. Elle ne retira pas la sienne. Ce geste simple — deux mains, une chaleur, un silence consentant — fut leur premier pacte.



Dans le nouchi, on aurait dit qu'ils étaient « ensemble ». Dans le vieux français de leurs parents, ils « sortaient ». Dans la réalité de leurs cœurs de seize et quinze ans, ils étaient juste deux personnes qui s'étaient trouvées dans le désordre du monde et qui ne voulaient pas se lâcher.



Ce n'était pas encore de l'amour. C'était quelque chose de plus fragile et de plus solide à la fois. C'était le début.

Chapitre 4

Le Gbailai de Yobo



Chapitre 4
Le Gbailai de Yobo
Yoboué Marc-Arthur avait découvert le gbailai avant les autres. Pas le bandji — le gbailai, cette liqueur redoutable élaborée à partir de vin de palme fermenté ou, selon les recettes de brousse, d'un mélange de sucre, de sève et de temps, qui selon certains anciens pouvait atteindre des degrés d'alcool capables de faire oublier son propre prénom.



Yobo était le cobaye du gbonhi. Pas par bêtise — enfin, pas seulement. Mais parce qu'il était habité par une curiosité physique du monde qui lui faisait tester les choses avant de réfléchir à leur pertinence. Il avait mangé une chenille palmiste vivante à onze ans pour voir si c'était comme le disaient les vieux. Il avait sauté dans le bras du fleuve Marahoué à une époque où personne ne nageait encore dans le groupe. Il avait fumé une cigarette faite de feuilles de papayer séchées parce que quelqu'un avait dit que ça calmait les maux de tête.



Le gbailai, ce fut par lui que le gbonhi en vint à le connaître.
Un samedi d'harmattan, alors que la ville était enveloppée dans cette brume sèche et poussiéreuse qui donnait à tout le monde mal à la gorge et mauvaise humeur, Yobo revint au coin de rue habituel avec une bouteille en plastique remplie d'une liqueur incolore.
— C'est quoi ça ? demanda Bricio avec cette méfiance du fils de proviseur.
— Gbailai de ma tante. Elle fabrique ça derrière sa maison.
— Votre tante fabrique de l'alcool de contrebande, dit Bricio.



— Mon cher, dit Yobo avec dignité, ma tante est une artisane.
Dao était déjà en train de déboucher la bouteille. Le gbailai de la tante de Yobo était un chef-d'œuvre de brutalité. La première gorgée faisait tousser. La deuxième réchauffait le ventre comme une braise qu'on avalerait. La troisième — si on en arrivait là — installait un état de bienveillance générale envers l'humanité qui durait environ deux heures avant de se transformer en migraine carabinée.



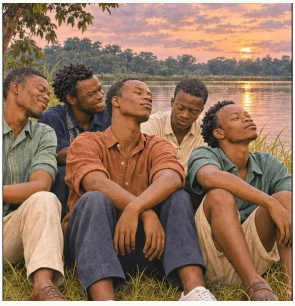
Ils en burent tous les cinq, assis sur les marches d'une boutique fermée, pendant que l'harmattan asséchait leurs lèvres et que les chèvres errantes de la rue Principale les regardaient sans commentaires.
— Si on est en train de faire ça, dit Sei après un long silence, c'est qu'on va regretter quelque chose plus tard.



— Lequel ? demanda Dao. Le gbailai ou la vie ? Personne ne répondit. Mais chacun comprit que la question était sérieuse.



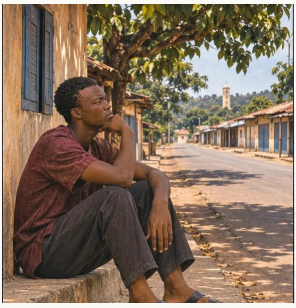
Ces moments-là — le gbailai de Yobo, le bandji du vieux Adama, les soirées au bord du fleuve avec des mangues volées dans le verger de Tonton Ambroise — furent la matière première de leurs adolescences. Pas des péchés, pas des traumatismes. Juste des expériences vécues trop jeunes, avec l'intensité particulière des choses qu'on ne comprend pas encore mais qu'on ressent à plein.



Plus tard, chacun y reviendrait différemment. Dao avec le rire. Sei avec la philosophie. Bricio avec la honte d'en avoir profité quand même. Yobo avec la nostalgie. Et Martial avec quelque chose de plus complexe — cette question qui ne le quitterait jamais : qu'est-ce qu'on apprend des erreurs qu'on a aimé commettre ?

Chapitre 5

La Nuit du Mougou



Chapitre 5
La Nuit du Mougou
Il faut parler de cette nuit. Même si personne dans le gbonhi n'en parlait vraiment. Même si, des années après, ils l'évoquaient en biais, avec ce mélange de gêne et de fierté qui caractérise les souvenirs de jeunesse qu'on ne regretterait pas mais qu'on ne recommanderait pas non plus. C'était pendant les grandes vacances, entre la troisième et la seconde. La ville était à moitié vide — les fonctionnaires étaient partis à Daloa ou Abidjan, les collégiaux qui avaient de la famille ailleurs avaient suivi. Il restait les sédentaires, ceux dont les vacances se résumaient à changer de routine.



Martial et Aïcha se retrouvèrent seuls dans la maison de la grande sœur d'Aïcha, partie au marché de Gagnoa pour deux jours. La grande sœur avait vingt-deux ans et faisait confiance à Aïcha d'une façon qui aurait dû l'inquiéter davantage.



Ce qui se passa cet après-midi-là fut à la fois exactement ce qu'on imagine et totalement différent. La maladresse, d'abord. La peur, ensuite. Puis quelque chose d'autre — une proximité nouvelle, un passage vers une autre version d'eux-mêmes qu'ils ne connaissaient pas encore.

Martial avait quinze ans. Aïcha en avait seize. Dans le nouchi, on aurait dit qu'ils avaient « mougou pour la première fois ». Dans le langage des adultes, ils avaient franchi une frontière. Dans leur propre langage, inventé en temps réel, ils avaient juste été ensemble d'une façon que les mots ne couvraient pas encore.



Quand la grande sœur rentra le lendemain matin, elle ne dit rien. Mais elle regarda Aïcha d'un certain way, et Aïcha soutint son regard — ce qui était peut-être la chose la plus courageuse qu'elle ait jamais faite.



Le lendemain, Martial raconta à Dao. Ce n'était pas de la vantardise — enfin, pas seulement. C'était ce besoin masculin incompréhensible de transformer une expérience intime en récit partagé, comme si le raconter la rendait plus réelle.

Dao l'écouta avec une attention inhabituelle pour lui. Puis il dit :

— Tu l'aimes ?



La question prit Martial par surprise. Dao ne posait jamais ce genre de questions.
— Je sais pas, dit-il honnêtement.
— Fais gaffe alors, dit Dao. Les go-là, quand c'est la première fois, elles retiennent tout. Si tu t'en vas après comme si rien, elle va garder ça.



C'était la chose la plus sage que Dao ait jamais dite. Et Martial ne l'oublia pas.



Il ne s'en alla pas. Pas tout de suite. Il resta avec Aïcha encore deux ans — deux ans de fontaine matinale, de main dans la main derrière l'avocatier, de lettres maladroites glissées dans son cahier de géographie. Jusqu'à ce que la vie les sépare comme la vie sépare tout : doucement, cruellement, sans demander la permission.

Partie 2

LES CHEMINS DE LA RUPTURE

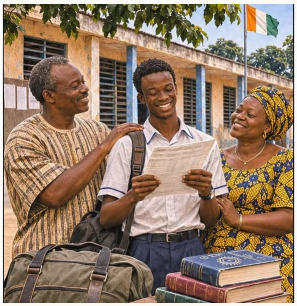
DEUXIÈME PARTIE

LES CHEMINS DE LA RUPTURE

Sinfra – Daloa – Abidjan, 2005–2012

Chapitre 6

L'Exode



Chapitre 6
L'Exode
Le baccalauréat dispersa le gbonhi comme le vent disperse la cendre.
Bricio obtint son bac avec mention et fut envoyé à l'Institut National Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro pour devenir ingénieur — c'était la volonté du père, soutenue par la fierté de la mère, et Bricio lui-même n'y était pour rien. Il avait juste la mauvaise habitude de réussir ce qu'il faisait, ce qui lui ôtait souvent le droit de choisir ce qu'il voulait faire.



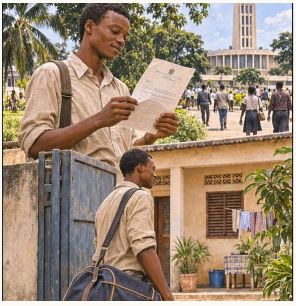
Sei fut orienté en droit à l'Université de Daloa. Il y alla sans enthousiasme et sans résistance, comme il faisait toutes les choses importantes de sa vie — avec une acceptation tranquille qui ressemblait à de la sagesse mais cachait parfois de la résignation.



Yobo ne présenta pas le bac. Il disparut une semaine avant les épreuves et réapparut trois mois plus tard à Abidjan, à Yopougon exactement, avec un boulot de vendeur de téléphones au marché de Siporex et une copine de vingt-cinq ans qui avait au moins cinq ans de plus que lui.



Dao fut recalé au bac deux fois. La troisième fois, il ne se présenta pas non plus, mais contrairement à Yobo, il resta à Sinfra — par choix, disait-il, ou par inertie, comme le pensaient les autres. Il prit en gérance une boutique de mécanique, apprit à réparer les motos et les vélos, et devint progressivement une figure du quartier.



Et Martial.
Martial eut son bac avec une mention passable, ce qui ne reflétait pas son intelligence mais son inattention — il pensait à trop de choses à la fois pour se concentrer sur les annales d'histoire. Il fut orienté en Sciences Économiques à l'Université d'Abidjan, à Cocody.
La veille de son départ, il alla dire au revoir à Aïcha.



Elle était au seuil de la concession familiale, dans sa tenue de maison — pagne enroulé à la taille, tee-shirt blanc taché de sauces, les cheveux attachés avec un foulard orange. Elle avait dix-huit ans et elle était belle d'une façon qui n'avait plus rien à voir avec la fontaine matinale.



Ils ne se dirent pas grand-chose. Les grandes vérités du départ ne se disent jamais vraiment. On tourne autour avec des mots ordinaires, et c'est le silence entre les mots qui porte le poids.
— Tu vas revenir aux vacances ? demanda-t-elle.
— Oui.
— Alors reviens.



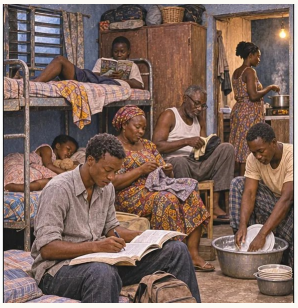
Il revint. La première année. Et la deuxième. Et puis Abidjan fit son travail — cette ville-là avale les gens, les transforme, les recrache différents — et les retours à Sinfra s'espacèrent jusqu'à devenir des visites, puis des promesses, puis des souvenirs.

Chapitre 7

Abidjan la Dévoreuse



Chapitre 7
Abidjan la Dévoreuse
Abidjan en 2006 était une ville en convalescence. Les années de crise post-électorale avaient laissé des cicatrices — des quartiers reconstruits à moitié, des barrages routiers devenus des habitudes, une tension sous-jacente que les gens portaient dans leur façon de marcher.
Mais Abidjan cicatrisait. Et en cicatrisant, elle vivait avec une intensité décuplée.
Martial débarqua gare de Bassam depuis un gbaka bondé qui avait quitté Daloa à l'aube, avec un sac en toile contenant deux chemises, un pantalon, des polycopiés achetés d'occasion et cinq mille francs CFA que sa mère avait mis dans sa main en pleurant sans le regarder.



Il logea d'abord chez un cousin à Adjamé — un deux-pièces occupé par six personnes, dont les règles non dites exigeaient qu'on soit rentré avant vingt-deux heures et qu'on ne ramène jamais de filles. Il respecta ces règles trois semaines avant de comprendre qu'Abidjan ne se vit pas en respectant les règles des autres.



Il se trouva ensuite une chambre à Yopougon — « Yop City » comme disaient les jeunes du quartier avec cet orgueil particulier des gens qui habitent un endroit que tout le monde condescend. Yop était bruyante, chaotique, vivante d'une vie propre qui n'avait pas demandé l'avis des guides touristiques. Des maquis à chaque coin de rue. Des vendeurs ambulants qui connaissaient votre prénom avant votre adresse. Des femmes magnifiques et des hommes pressés et des enfants qui jouaient au foot jusqu'à minuit sur des terrains de terre battue éclairés par les phares des taxis.
C'est là que Martial apprit ce que Sinfra ne pouvait pas lui apprendre.



Les maquis de Yopougon méritent qu'on s'y arrête. Ce n'étaient pas des restaurants — la définition serait trop pauvre. C'étaient des espaces de vie complets : on y mangeait du riz garni ou de l'attiéké poisson à toute heure, on y buvait de la bière Solibra ou du vin, on y réglait des affaires, on y tombait amoureux, on y perdait ses économies au jeu de dames, on y chantait le dimanche soir avec des musicologues autodidactes qui connaissaient tous les morceaux de Tiken Jah et d'Alpha Blondy.



C'est dans un maquis de Yop — « Chez Maman Adjoua », un toit de tôle et des bancs en bois verni par des milliers de pantalons — que Martial retrouva Yobo, un soir de novembre.
Yobo avait changé. Pas physiquement — il était toujours aussi maigre, avec ce regard qui regardait toujours deux secondes trop longtemps. Mais il avait acquis quelque chose que Sinfra n'aurait jamais pu lui donner : une confiance tranquille dans sa propre débrouillardise.



— Frèreuh ! cria-t-il en apercevant Martial. Eh ! C'est toi ou c'est ton double ?



Ils se serrèrent dans les bras avec cette effusion masculine qui ressemblait à de la lutte et cachait de l'affection.
— Tu manges quoi ici ?
— Attiéké placali. C'est Maman Adjoua qui fait ça, c'est trop bien fait.



Ils mangèrent ensemble. Bientôt ils rentrèrent ensemble. Et bientôt Yobo présenta Martial à son réseau — une toile d'Abidjanais de Yop, de vrais et de faux, d'honnêtes et de moins honnêtes, mais tous avec cette caractéristique commune : ils savaient comment survivre dans la grande ville.

Chapitre 8

Les Gnaga et les Gnambro



Chapitre 8
Les Gnaga et les Gnambro
La première gnaga — cette palabre de rue qui peut dégénérer en bagarre ou se résoudre en réconciliation selon la quantité de bonne volonté disponible — Martial la vécut à Yop un jeudi soir. Il revenait de la bibliothèque universitaire avec ses notes sur les théories macroéconomiques, la tête encore pleine de Keynes et de Friedman, quand trois types l'arrêtèrent à l'entrée de la ruelle menant à son immeuble.



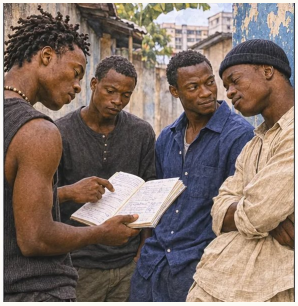
Des gnambro. Le mot vient de l'argot ivoirien et désigne cette catégorie particulière de garçons que la ville a cassés avant de les recycler en prédateurs de quartier. Pas vraiment des criminels organisés — pas encore. Des opportunistes en colère, avec des poings comme argument et un territoire comme dignité.



— Hé toi ! C'est quoi tu portes là ?



Martial s'arrêta. Son instinct lui dit de ne pas courir — courir était une invitation au chaos. Il regarda les trois hommes. Le premier avait une machette passée dans sa ceinture. Le deuxième portait une cicatrice qui courait de son œil droit jusqu'à son menton. Le troisième — le plus jeune, le plus nerveux — tenait une bouteille vide comme une matraque.



— Des cours, dit Martial. Polycopiés et notes de cours.
— Tu études ?
— Oui.
Le premier gnambro regarda le deuxième. Quelque chose passa entre eux — cette communication des habitués, cette langue des regards qui n'a pas besoin de mots.
— Ton quartier c'est où ?
— Sinfra. Je viens de Sinfra.



Le troisième — le nerveux — baissa légèrement sa bouteille. Il connaissait peut-être quelqu'un de Sinfra. Ou peut-être que la mention d'une ville de province déplaçait quelque chose dans le rapport de force : ce garçon n'était pas d'ici, il n'avait pas de territoire à défendre, il n'était pas une menace.



— Passe, dit le premier.
Martial passa. Il marcha lentement jusqu'au coin de rue, puis il tourna et il courut.
Le lendemain, il raconta l'histoire à Yobo. Yobo haussa les épaules avec l'expertise d'un homme qui a déjà négocié avec des gnambro.



— La première chose, dit-il, c'est de jamais montrer que t'as peur. La deuxième, c'est de jamais mentir sur ta provenance. Les mecs-là, quand ils voient que tu viens d'ailleurs, que t'es pas de leur business, ils te laissent tranquille en général.



— « En général ».
— Ouais. En général.
— Et si ça n'est pas un cas général ?
Yobo réfléchit une seconde.



— Tu cours.



Il y eut d'autres gnaga. Avec des gnambro de Siporex qui contestaient un emplacement de vente. Avec des étudiants ivres qui voulaient prouver quelque chose que l'alcool avait défini flou. Avec une Mama du maquis dont la monnaie ne correspondait pas à ce qu'elle avait rendu. Abidjan était une ville de gnaga permanentes — des conflits microscopiques qui définissaient l'espace social, réglaient les hiérarchies, établissaient les frontières invisibles de la cohabitation.



Martial apprenait. Il apprenait qu'une ville se lit d'abord à ses conflits. Il apprenait que la diplomatie urbaine était une compétence aussi précieuse que la macroéconomie de Keynes. Il apprenait — et cette leçon-là lui prendrait encore des années — que certains hommes cassent les autres par faiblesse, pas par force.

Chapitre 9

La Rafle



Chapitre 9
La Rafle
La rafle eut lieu un samedi de décembre, à trois heures du matin.
Ils étaient sortis — Martial, Yobo, et deux autres du quartier, Serge et Bouaké-Man — pour fêter les résultats du premier semestre. Martial avait eu la moyenne dans toutes ses matières, ce qui, pour quelqu'un qui avait commencé l'année sans rien connaître à la vie abidjanaise, méritait célébration.



Ils avaient commencé au maquis Chez Maman Adjoua, continué dans un bar de la rue Princesse — ce boulevard mythique de Yop où les maquis se succèdent comme les notes d'une chanson sans fin — et ils finissaient dans un espace ouvert que les habitués appelaient « le jardin », bien que ni jardin ni espace ne fussent des termes précis pour ce terrain vague éclairé de guirlandes lumineuses où un DJ jouait du coupé-décalé depuis minuit.



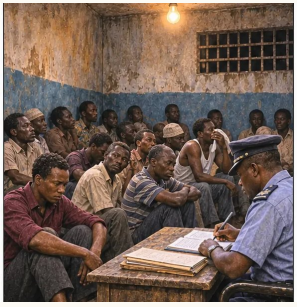
Les policiers arrivèrent en deux camions. Pas discrètement — les camions garaient, les portières claquaient, les hommes en uniforme descendaient avec cette autorité particulière de ceux qui savent que la nuit est leur heure.



— Tout le monde par terre ! Pièces d'identité ! Le « jardin » se vida à moitié en trente secondes — ceux qui connaissaient les sorties, ceux qui avaient couru à la première lumière des gyrophares. L'autre moitié resta : par ivresse, par manque de réflexes, ou par ce calcul rapide qui consiste à estimer qu'une fuite loupée est pire qu'une rafle subie.



Martial resta. Yobo resta. Serge courut et tomba dans un caniveau. Bouaké-Man avait disparu avant même que les camions s'arrêtent — une compétence qui forçait l'admiration.



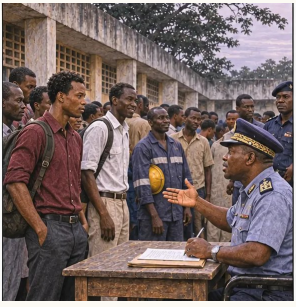
Le commissariat était une salle de vingt mètres carrés déjà occupée par une quinzaine d'hommes ramassés dans d'autres rafles de la nuit. L'odeur de sueur, d'alcool et d'humidité mêlés. Une ampoule nue au plafond. Un policier derrière un bureau qui prenait les identités avec la lenteur administrative de celui qui sait que vous n'êtes nulle part ailleurs que là.



Martial n'avait pas sa carte d'étudiant sur lui. Il l'avait oubliée dans sa chambre. Il présenta sa pièce nationale d'identité — une vieille carte plastifiée avec sa photo de terminale où il portait une cravate que sa mère avait choisie pour l'occasion.
Le policier regarda la photo. Regarda Martial. La photo. Martial.
— C'est toi ?



— Oui.
— Tu faisais quoi dehors à cette heure ?
— On fêtait mes résultats universitaires.
Une pause.
— Tu études où ?
— Sciences Eco, Cocody.
Un autre policier, debout dans un coin, s'approcha. Il regarda la carte. Regarda Martial. Il dit quelque chose à voix basse à son collègue. Le collègue haussa les épaules.



— Tu restes là, dit le premier.
Il resta là. Six heures. Dans la chaleur et l'odeur et le silence des gens qui attendent quelque chose sans savoir quoi. À l'aube, un gradé qu'il n'avait jamais vu signa un papier et dit à voix haute que les « étudiants et travailleurs » pouvaient partir.



Martial sortit dans la lumière grise du matin. Yobo l'attendait devant le commissariat — il avait été libéré deux heures avant, ayant eu la présence d'esprit de montrer son badge de vendeur du marché.



— T'allais bien ? dit Yobo.
— Ouais.
— On rentre ?
— On rentre.
Ils marchèrent en silence dans les rues encore vides de Yop. Quelque part, une radio diffusait une chanson de Fally Ipupa. Une femme ouvrait les volets d'une boutique. Un enfant traversait la rue avec un seau d'eau sur la tête.



La vie reprenait. La ville ne s'excusait pas.

Chapitre 10

Les Gos et le Tchep



Chapitre 10
Les Gos et le Tchep
Il faut parler des femmes. Pas avec le regard condescendant de qui « explique » une époque révolue, ni avec la nostalgie complaisante de qui mythifie une jeunesse que la distance a embellie. Mais avec la vérité de ce que c'était : compliqué, intense, parfois beau, parfois mal navigué. Abidjan était une ville de femmes puissantes et de femmes vulnérables, souvent la même femme selon le jour de la semaine. Des filles brillantes qui finançaient leurs études de façon dont elles ne parlaient pas. Des femmes indépendantes qui ne demandaient rien et prenaient tout ce dont elles avaient besoin. Des amoureuses qui se donnaient entièrement et des pragmatiques qui calculaient chaque geste.



La rue Princesse, les maquis de Yop, les boîtes de nuit de Treichville — ces espaces étaient des marchés de rencontres au sens le plus littéral et le plus humain du terme. On s'y cherchait. On s'y trouvait. On s'y perdait.



C'est dans ce contexte que Martial rencontra Bintou.
Bintou Diallo avait vingt-quatre ans — trois ans de plus que Martial — et elle travaillait dans la comptabilité d'une PME d'import-export à Plateau. Elle avait un appartement à elle, une voiture à elle, et une façon de regarder les gens qui donnait l'impression qu'elle lisait une version différente de la réalité que tout le monde voyait. Elle n'était pas sa gomi au sens habituel du terme. Avec Bintou, rien n'était au sens habituel. Elle lui apprit des choses qu'aucune école n'enseignait : comment lire un bilan comptable, comment négocier un loyer, comment ne pas se laisser impressionner par les gens qui portaient des costumes chers dans des quartiers pauvres de cœur.



Mais un soir, dans le maquis où ils se retrouvaient souvent, deux de ses amies la rejoignirent. Et l'une d'elles — Reine, vingt-cinq ans, coiffeuse à Adjamé — proposa une chose que Martial n'avait jamais entendue formulée aussi directement.



— Vous deux, dit-elle à Bintou en regardant Martial avec cet œil professionnel d'une femme qui évalue, vous pouvez pas rester comme ça là. Faites le tchep ensemble, c'est plus marrant.
Martial ne répondit pas. Il n'était pas choqué — il avait vingt et un ans et Abidjan lui avait déjà montré des configurations humaines variées. Mais quelque chose dans cette proposition — sa désinvolture, son pragmatisme, cette façon de traiter l'intime comme une offre de service — lui fit comprendre qu'il naviguait dans des eaux dont il ne connaissait pas encore tous les courants.



Bintou regarda son amie. Regarda Martial. Puis elle dit :
— Reine, laisse mon homme tranquille.
Et dans ce possessif — « mon homme » — prononcé avec cette douceur ferme qui était la signature de Bintou, Martial comprit qu'il venait de passer un test dont il n'avait pas connu les modalités.



Yobo, lui, naviguait ces eaux avec une aisance qui frôlait l'inconscience. Il avait cette qualité des hommes beaux sans le savoir — une présence physique décontractée qui attirait sans chercher. Il papillonnait, de maquis en maquis, de gomi en gomi, avec une légèreté que Martial admirait et redoutait à la fois.
— T'as pas peur de te retrouver tout seul un jour ? lui demanda Martial.



— Tout seul comment ? J'ai des amis partout.
— Des amis, c'est pas des gens qui t'aiment.
Yobo réfléchit, ce qui était rare.
— Non, admit-il. Mais c'est des gens qui t'accompagnent. Et pour l'instant, c'est ce dont j'ai besoin.
Il avait tort, et raison, et un peu des deux. Comme la plupart des vérités de jeunesse.

Partie 3

LES HOMMES QU'ILS DEVIENNENT

TROISIÈME PARTIE

LES HOMMES QU'ILS DEVIENNENT

Abidjan – Sinfra – Le monde, 2013–2022

Chapitre 11

La Réussite de Bricio



Chapitre 11
La Réussite de Bricio
Brice Kouamé devint ingénieur à vingt-six ans et intégra une entreprise de construction à Abidjan qui travaillait sur les nouveaux chantiers d'infrastructure du pays — routes, ponts, bâtiments gouvernementaux. Il était compétent, rigoureux, et avait hérité de sa mère cette beauté qui se bonifie avec le temps.
Il épousa une femme médecin, eut deux enfants, acheta une villa à Cocody Ambassades — le quartier où les voitures brillent plus que les étoiles — et devint ce qu'on appelle un homme arrivé.



Et il changea.
Pas du jour au lendemain. Pas de façon dramatique. La façon dont les gens changent quand la réussite les définit avant qu'ils aient eu le temps de se définir eux-mêmes : par petites trahisons imperceptibles. Un dîner annulé sans explication. Un appel non rendu. Un regard qui glisse sur les anciens amis comme sur un meuble dont on n'a plus besoin.



Martial l'apprit d'abord de Dao, qui l'apprit d'un type de Sinfra croisé à Daloa, qui avait vu Bricio à un gala officiel sans qu'il ne reconnaisse personne de son ancien quartier.
— Il a honte de nous, dit Dao.
— Non, dit Martial. Il a peur de lui-même.
— C'est pareil.
— Non. C'est différent. La honte regarde les autres. La peur regarde dans le miroir.



La première confrontation eut lieu lors des vacances de 2016, à Abidjan. Martial avait organisé une rencontre — le gbonhi au complet pour la première fois depuis des années, dans un maquis de Yop. Dao était venu de Sinfra. Sei était venu de Daloa. Yobo était là depuis toujours. Bricio était attendu.



Il vint avec quarante minutes de retard et deux coups de téléphone d'excuse non formulés. Il arriva dans un costume Lacoste que personne ne portait dans un maquis de Yop et avec ce sourire légèrement figé des gens qui doivent performer un personnage qu'ils ont oublié d'être.
— Eh ! Les gars ! cria-t-il, et dans ce cri il y avait tout — la joie sincère de retrouver ses amis, la gêne de les retrouver là, et cette distance nouvelle qui s'était installée comme un invité non invité.



La soirée fut étrange. Il y avait des rires mais ils sonnaient légèrement creux. Des blagues sur le passé que certains faisaient durer trop longtemps, comme si le passé était le seul terrain commun qui restait.



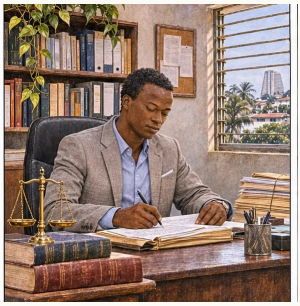
Bricio parla de ses chantiers, de ses contrats, de ses voyages à Paris et à Dubaï. Il parla à la façon de quelqu'un qui a appris que les histoires de réussite sont la monnaie d'échange des dîners de quartier chic — sans se rendre compte qu'avec des amis de Sinfra, cette monnaie ne vaut rien.



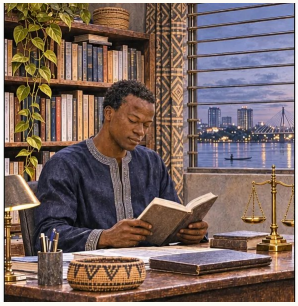
Sur le chemin du retour, Sei dit à Martial :
— Il est perdu.
— Il se retrouvera.
— Et si c'est trop tard ?
Martial ne répondit pas. Il avait appris que certaines questions méritaient d'être gardées ouvertes plus longtemps qu'on ne le pense.

Chapitre 12

Ce que Sei savait



Chapitre 12
Ce que Sei savait
Seydou Traoré avait obtenu son diplôme de droit à Daloa, une maîtrise en droit des affaires à Abidjan, et s'était installé comme conseiller juridique indépendant. Il travaillait peu — il avait toujours cet équilibre instinctif entre l'effort nécessaire et l'effort superflu — mais bien, avec une précision qui faisait revenir ses clients même quand il leur facturait cher.



Il vivait seul dans un appartement modeste de Marcory, avec des murs couverts de livres et une fenêtre qui donnait sur la lagune. Il ne s'était pas marié, ne semblait pas pressé de le faire, et quand on lui posait la question il répondait avec cette phrase qui devenait sa marque de fabrique :



— Je cherche quelqu'un qui aimera encore mes silences après dix ans. C'est long à trouver.



Sei était le seul du groupe qui avait une vision claire de lui-même depuis le début. Pas de qui il voulait être — ça, personne ne le sait vraiment. Mais de ce qu'il ne voulait pas être. Ce « non » articulé avec précision était peut-être la forme de sagesse la plus rare et la plus utile.



Il voyait Bricio dériver et ne disait rien. Il voyait Yobo papillonner et ne disait rien. Il voyait Dao rester à Sinfra et construire sa vie dans ce que les autres appelaient immobilité et lui appelait enracinement. Et il voyait Martial grandir d'une façon qui l'inquiétait légèrement — pas parce que la croissance était mauvaise, mais parce que certains hommes, en grandissant, oublient l'enfant qu'ils ont été. Et l'enfant qu'on a été est souvent la partie la plus honnête de soi.



Un soir, alors que Martial lui parlait d'un projet d'affaires qui commençait à prendre forme, Sei dit :



— Tu vas y arriver.
— Tu ne sais pas encore ce que c'est.
— Peu importe. Tu vas y arriver. C'est pas la question.



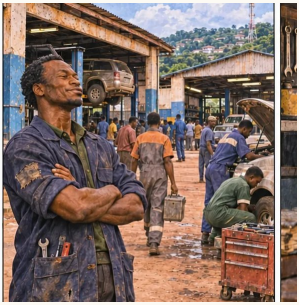
— C'est quoi la question ?
Sei regarda la lagune par la fenêtre.
— Est-ce que tu seras encore toi, après ?

Chapitre 13

Dao, l'Immobile



Chapitre 13
Dao, l'Immobile
Daouda Coulibaly, dit Dao le Grand, ne quitta jamais Sinfra.



Sa boutique de mécanique devint un garage. Son garage devint deux. Il embaucha cinq apprentis, puis dix, puis vingt. Il ne s'enrichit pas spectaculairement — il ne posait pas de villa à Cocody, ne conduisait pas de 4x4 climatisé. Mais il vécut bien, de cette façon particulière aux hommes qui ont compris que la mesure de leur réussite n'était pas dans ce que possédaient les autres mais dans ce dont ils avaient besoin eux-mêmes.



Il se maria avec une femme de Sinfra — Affoué Gnakouri, fille d'un planteur de cacao, qui avait le rire de quelqu'un qui ne fait jamais semblant et la volonté d'une personne qui sait ce qu'elle veut depuis toujours. Ils eurent trois enfants. La maison sentait en permanence le garba et l'huile de moteur, une combinaison qui aurait paru bizarre à d'autres mais qui, pour Dao, était l'odeur exacte du bonheur.



Il appelait Martial chaque mois. Pas pour se plaindre, pas pour comparer, juste pour parler. Ces appels duraient parfois deux heures — deux hommes de trente ans qui parlaient comme ils avaient parlé à quinze, avec la même franchise brutale et la même tendresse déguisée en blagues.



— Tu sais ce que je préfère ici ? dit-il un jour à Martial.
— Le bandji du vieux Adama ?
— Le vieux Adama est mort il y a trois ans. Que Dieu le bénisse.
— Ah. Je savais pas.



— Non, ce que je préfère, c'est que tout le monde me connaît. Quand je marche dans la rue, les gens me connaissent. Ma femme me connaît. Mes gosses me connaissent. Toi tu vis à Abidjan et tu peux passer une semaine sans que personne sache vraiment comment tu vas.



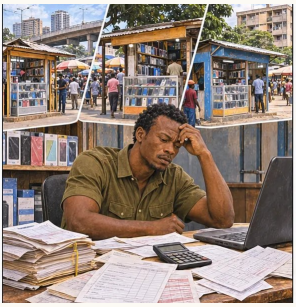
Martial ne répondit pas tout de suite. Puis il dit :
— T'as raison.



— Je sais. Mais viens pas te plaindre maintenant, t'as choisi.

Chapitre 14

Yobo et la Chute



Chapitre 14
Yobo et la Chute
Yobo chuta. Il le fallait presque — les hommes qui courent trop vite finissent toujours par trébucher sur quelque chose qu'ils auraient vu s'ils avaient marché.
À trente ans, il gérait trois points de vente de téléphones à Abidjan — Siporex, Adjamé, Abobo. Il gagnait bien, dépensait mieux, et avait contracté des dettes avec un fournisseur libanais du Plateau qu'il remboursait avec la régularité approximative d'un homme qui croit que demain sera toujours plus généreux qu'aujourd'hui.



Le fournisseur perdit patience en mars 2018. En une semaine, Yobo perdit ses trois boutiques, ses deux motos, et la confiance d'une ville qui lui avait accordé de la corde parce qu'il avait su la porter avec grâce. Il se retrouva à zéro — pire que zéro, à moins zéro, avec des dettes et sans actifs.



Il appela Martial un dimanche matin.
— Frèreuh, j'ai un problème.
Martial l'écouta. Sans l'interrompre. Sans les « je t'avais dit » qu'il aurait pu placer et qui auraient été vrais. Quand Yobo eut fini, il y eut un long silence.
— Tu es où là ? dit Martial.
— Chez une cousine à Abobo.
— Demain matin, tu viens chez moi.



Ce que Martial fit pour Yobo n'était pas simple. Il avait lui-même des ambitions, un projet qui commençait à prendre forme, des économies qu'il n'avait pas envie de dissoudre dans les erreurs d'un autre. Mais Yobo était du gbonhi. Et le gbonhi était plus vieux que les calculs d'intérêt.



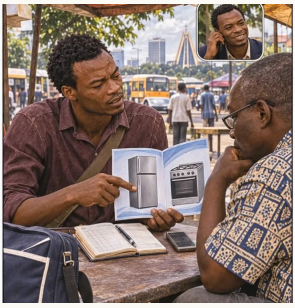
Il lui prêta de l'argent. Pas tout ce qu'il demandait — assez pour repartir, pas assez pour refaire les mêmes erreurs en grand. Il lui trouva un travail dans la société d'un ami — commercial itinérant pour une entreprise d'électroménager — et il lui fit une condition :



— Tu me rembourses quand tu peux. Mais tu me tiens informé chaque mois. Pas de nouvelles, ça veut dire que tu as un problème. D'accord ?



Yobo dit d'accord. Et cette fois, il tint parole.



Pas tout de suite — les premières semaines furent chaotiques, les premiers mois incertains. Mais quelque chose s'était cristallisé dans cette chute. Une compréhension de ce que coûtent les choses, pas en argent, mais en confiance. Et la confiance de Martial valait plus que n'importe quel crédit bancaire.

Partie 4

LES RETROUVAILLES

QUATRIÈME PARTIE

LES RETROUVAILLES

Abidjan, Vacances de 2022

Chapitre 15

Tous à Abidjan



Chapitre 15
Tous à Abidjan
Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas été tous les cinq au même endroit en même temps.
C'est Martial qui organisa les retrouvailles, en décembre 2022, lors des grandes vacances. Il avait trente-quatre ans. Il avait une entreprise — pas encore grande, mais solide, dans la formation professionnelle et le conseil aux PME. Il avait un appartement à Riviera 3 dont il était content sans en faire une identité. Et il avait compris depuis quelques années que sa véritable richesse était exactement ce qu'il convoquait ce soir : les gens qu'il connaissait depuis assez longtemps pour qu'ils ne puissent pas lui mentir.



Bricio vint. Il avait minci, et avec la maigreur il avait perdu une partie de la raideur de l'homme arrivé. Quelque chose s'était passé dans sa vie — sa femme et lui traversaient une période difficile, disaient les rumeurs de la cité — et les difficultés avaient l'avantage de déshabiller les certitudes.



Sei vint avec deux bouteilles de vin rouge et son silence habituel, qui n'était plus de la réserve mais quelque chose de pleinement assumé.
Dao vint de Sinfra spécialement. Il avait pris le bus de nuit et arriva à l'aube avec un sac de placali préparé par la maman d'Affoué et des nouvelles du quartier que personne n'avait demandées mais que tout le monde était heureux d'entendre.



Yobo était déjà là. Il était arrivé la veille, avait dormi dans le canapé de Martial, et avait rempli le réfrigérateur avec de l'attiéké cuit maison — une compétence qu'il avait développée depuis sa chute, découvrant la cuisine comme un antidote à la dispersion.



Le maquis choisi était Chez Lucette, à Yopougon Siporex. Pas chic — Martial aurait pu proposer mieux. Mais c'était dans un maquis comme celui-là qu'ils avaient commencé, et la cohérence avait sa propre élégance.



Le toit de tôle ondulée. Les tables en plastique. L'odeur de fumée de charbon et de sauce graine. Un téléviseur qui diffusait un match de football sans le son. Un homme âgé qui dormait la tête sur sa table avec la dignité particulière des gens qui ont gagné le droit de dormir où ils veulent.



— C'est beau, dit Dao en s'asseyant, regardant autour de lui avec l'œil de quelqu'un qui voit la valeur des choses ordinaires.
— C'est Yop, dit Yobo. Yop c'est toujours beau.
— Parle pour toi, dit Bricio. Moi j'ai eu la diarrhée pendant deux semaines la première fois que j'ai mangé ici.



Le rire explosa — un vrai rire, de ceux qui surprennent, qui prennent du ventre, qui désarment même les gens qui n'avaient pas prévu de rire.

Chapitre 16

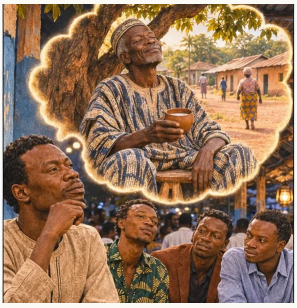
La Nuit Longue



Chapitre 16
La Nuit Longue
Ils mangèrent, burent, et parlèrent. La vraie parole — pas celle des réseaux sociaux, pas celle des fêtes où on se crie les nouvelles par-dessus la musique. La parole des gens qui s'assoient avec du temps devant eux et qui ne sont pas pressés d'arriver nulle part.



Dao raconta la mort du vieux Adama, le bandjidrome. Il la raconta avec les détails et les digressions de quelqu'un qui a gardé une histoire longtemps avant de la sortir, et qui sait qu'elle vaut mieux racontée lentement que résumée vite.



— Le vieux est parti comme il vivait, dit-il. Avec son verre de bandji dans la main. On l'a trouvé le matin assis sur son tabouret, le verre à moitié plein. Les gens ont dit c'est triste. Moi je pense c'est magnifique. Il est parti en faisant ce qu'il aimait.



— C'est la philosophie de Dao, dit Sei. Chacun choisit sa mort.
— Non. Personne choisit sa mort. Mais certains choisissent leur vie jusqu'au bout.
Il y eut un silence de qualité — le genre de silence qui prouve que des gens sont vraiment ensemble, sans besoin de le remplir.



Bricio parla de sa femme. Pas beaucoup, avec les hésitations et les raccourcis de quelqu'un qui parle d'une chose douloureuse pour la première fois dans un espace sûr.
— On est pas bien, dit-il. Elle dit que je suis absent. Elle a raison.



— Tu fais quoi ? demanda Dao.
— Je travaille.
— Tout le monde travaille. La question c'est pour quoi.
Bricio regarda sa bière. Il la fit tourner entre ses mains comme on fait tourner une idée qu'on n'arrive pas encore à formuler.



— Je sais pas vraiment, dit-il enfin. Je crois que j'ai confondu la réussite avec le bonheur. Pendant longtemps j'ai cru que c'était la même chose.
— Tout le monde fait ça, dit Yobo — lui qui avait appris ça à ses dépens.
— La différence, dit Sei, c'est que certains s'en aperçoivent à temps.



— C'est lequel le bon moment ? demanda Bricio.
— Maintenant, dit Martial. Le bon moment c'est toujours maintenant.
La nuit avança. Les bouteilles se vidèrent et furent remplacées. Maman Lucette — une femme de cinquante ans à la voix de général et au cœur de grand-mère — leur apporta des compléments de sauce sans qu'ils demandent, avec l'autorité bienveillante de quelqu'un qui sait ce dont les gens ont besoin avant eux.



À un moment, Yobo dit :



— Vous savez ce que j'ai appris depuis que j'ai tout perdu ?
— Quoi ? dirent-ils.
— Que la seule chose qui reste quand on perd tout, c'est les gens qui sont là quand on perd tout. Le reste — l'argent, les boutiques, les gos, la réputation — tout ça c'est du décor. Vous les gars, vous m'avez pas jugé. Vous avez juste dit : demain matin, tu viens.



Il y eut quelque chose dans l'air à ce moment-là. Une chose difficile à nommer — pas de la sentimentalité, pas de l'attendrissement. Quelque chose de plus solide. La reconnaissance de ce qu'ils avaient construit ensemble sans jamais avoir décidé de le construire.



Martial leva son verre.
— Au gbonhi de Sinfra.
Ils levèrent leurs verres.
— Au gbonhi.

Chapitre 17

Aïcha



Chapitre 17
Aïcha
Elle était là.



Martial ne l'avait pas vue venir. Ou plutôt — il n'avait pas su qu'il la cherchait jusqu'à ce qu'il la vit.



Aïcha Koné avait trente-cinq ans. Elle était sage-femme à la maternité de Yopougon, comme elle l'avait dit à seize ans à la fontaine de Sinfra. Elle n'avait pas de tresses — ses cheveux naturels formaient un halo court et dense qui lui donnait quelque chose d'à la fois intime et affirmé. Elle portait un jean et une chemise imprimée de wax rouge et noir, et elle marchait dans le maquis avec cette façon qu'elle avait toujours eue de traverser un espace comme si elle y avait ses habitudes.



Elle vit Martial.
Ils se regardèrent trois secondes trop longtemps. Puis elle sourit — pas ce sourire-clé-dans-serrure-rouillée de l'adolescence. Un sourire adulte, complet, qui ne cachait rien et ne promettait rien de précis, mais qui disait clairement : je suis contente de te voir.
— Martial.
— Aïcha.
— Tu vas bien ?



— Oui. Et toi ?
— Oui.
Ce n'était pas de la politesse. C'était deux personnes qui prenaient la mesure de ce que le temps avait fait, qui regardaient la distance parcourue et qui constataient — peut-être avec soulagement, peut-être avec autre chose — que l'autre avait bien traversé.



Elle salua le groupe — elle connaissait Dao et Yobo de Sinfra, elle avait entendu parler de Sei et Bricio. Elle s'attarda un peu, mangea quelque chose que Maman Lucette lui apporta avec une familiarité qui disait qu'elle était une habituée du lieu.



Et elle repartit. Avant de partir, elle posa une main une seconde sur l'épaule de Martial — un geste qui ne voulait rien dire de précis et qui voulait tout dire.
— Prends soin de toi, dit-elle.
— Toi aussi.
Après qu'elle fut partie, le gbonhi garda un silence respectueux de trois secondes. Puis Dao dit :



— Frèreuh.
— Dao.
— Non. Je dis juste : frèreuh.
— Je sais.
— Tu vas faire quoi ?



Martial regarda la direction où Aïcha avait disparu. Puis il regarda ses amis — Dao avec son sourire de quelqu'un qui a l'habitude d'avoir raison sur les questions du cœur, Sei avec ses yeux qui voyaient trop, Yobo qui attendait avec la patience d'un homme qui a appris à attendre, Bricio qui, pour la première fois depuis le début de la soirée, n'était plus ailleurs.



— Je sais pas encore, dit Martial.



— Ça va venir, dit Sei.



Et dans la bouche de Sei, ça avait valeur de certitude.

Chapitre 18

Ce que Martial avait appris



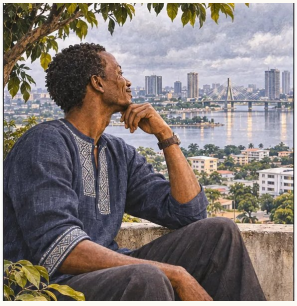
Chapitre 18
Ce que Martial avait appris
Le lendemain matin, Martial se réveilla tôt — avant les autres, avant la ville, avant le bruit. Il s'assit sur le balcon de son appartement de Riviera 3 avec un café et regarda la lagune Ébrié dans la lumière de six heures, cette lumière grise et dorée en même temps que connaissent les gens qui se lèvent avant le monde.
Il avait trente-quatre ans. Il avait une entreprise. Il avait des amis. Il avait une histoire — pleine de virages qu'il n'avait pas choisis et de décisions qu'il assumait.



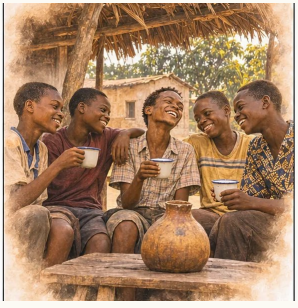
Il pensa à Sinfra. À la fontaine du matin. Au bandji du vieux Adama — que Dieu le bénisse. Au muret derrière la concession de Tonton Koffi, à l'ampoule jaune qui se balançait dans le vent du soir. À Aïcha avec son bidon sur la tête et son rire de serrure rouillée. Au gbailai de la tante de Yobo. À la rafle. Aux gnaga. Aux maquis de Yop. À la nuit dans les bras de Bintou qui lui avait appris à lire un bilan. À Bricio dans son costume qui sonnait faux. À Sei et sa fenêtre sur la lagune. À Yobo et ses larmes du dimanche matin — « j'ai un problème ».



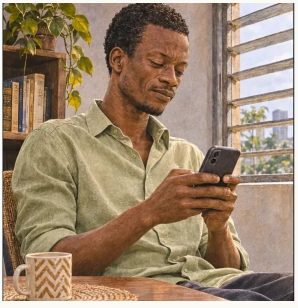
Il pensa à ce que tout ça lui avait appris. Pas les diplômes, pas les livres, pas les formations. Ce que la vie avait enseigné directement, sans pédagogie, avec la brutalité particulière des leçons qui ne préviennent pas.



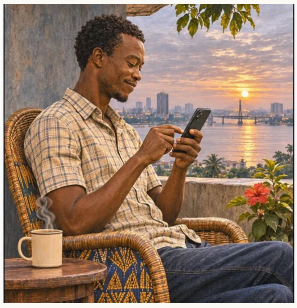
Que les erreurs ne se regrettent que quand on refuse de les comprendre. Que l'amitié n'a pas besoin de proximité géographique mais de vérité. Que la réussite sans racines est une plante qui tient debout par miracle et s'effondre au premier vent. Que les hommes qui tournent le dos aux leurs n'abandonnent pas leurs amis — ils abandonnent une partie d'eux-mêmes qu'ils ne retrouveront jamais tout à fait.



Que le bandji de l'adolescence — cette douceur un peu acide, cette chaleur dans le ventre, ce vertige contrôlé — était aussi, d'une certaine façon, la métaphore de tout ce qui l'avait formé : les expériences qu'on vit avant de comprendre ce qu'elles signifient, et qu'on comprend après, quand il est trop tard pour les revivre mais juste à temps pour en tirer quelque chose.



Il sortit son téléphone. Il hésita. Puis il envoya un message à Aïcha.



Il était court.
« Tu prends un café ce matin ? »
Les trois petits points de la réponse en train de s'écrire apparurent presque immédiatement.
Puis :



« Chez Maman Adjoua dans une heure. »
Martial sourit. Il finit son café. Il se leva. Il alla prendre sa douche.
La lagune brillait.

Épilogue

Épilogue



ÉPILOGUE
Sinfra, décembre 2022 — Trois semaines plus tard
Ils revinrent tous à Sinfra pour les fêtes de fin d'année. Tous les cinq, dans trois voitures différentes — Bricio conduisait la sienne, un SUV Toyota blanc. Sei avait loué. Dao, Yobo et Martial firent la route ensemble dans le vieux Peugeot de Dao, avec l'air conditionné en panne et les vitres ouvertes sur la nuit tiède de l'intérieur.



Ils arrivèrent à l'aube. La ville dormait encore — ce sommeil particulier des petites villes qui respirent autrement que les grandes. Des coqs quelque part. Une lampe allumée dans une concession. L'odeur de la terre rouge après la pluie de la veille.



Dao gara la voiture devant son garage. Ils descendirent, s'étirèrent, regardèrent la rue comme on regarde quelque chose qu'on n'a jamais vraiment quitté.



L'ancien bandjidrome du vieux Adama était fermé — une boutique de téléphones y avait ouvert depuis. Mais le muret derrière la concession de Tonton Koffi était toujours là. L'ampoule avait été remplacée par un néon blanc, mais le muret était le même.
Ils s'y assirent. Cinq hommes de trente-quatre ans sur un muret de quinze ans. Les corps différents — plus lourds, plus ancrés. Les regards différents — plus de profondeur, plus de cicatrices derrière les yeux. Mais quelque chose d'identique, quelque chose qui résistait au temps avec l'obstination des choses vraies.



Dao sortit une bouteille de bandji qu'il avait achetée sur la route, à un petit village entre Daloa et Sinfra, chez un vieux qui fabriquait encore à l'ancienne.
Il versa dans cinq verres en plastique.



Ils burent.
La première gorgée fut douce. Légèrement acide. Avec cet arrière-goût qui rappelait la mangue verte et l'adolescence et toutes les choses qu'on ne peut pas nommer mais qu'on reconnaît immédiatement.



— C'est bon, dit Martial.
— C'est Sinfra, dit Dao.
Et dans ces trois mots-là tenait tout ce que le roman n'avait pas réussi à dire, et tout ce qu'il n'avait pas besoin de dire.
L'aube arriva doucement, comme elle arrive toujours dans les petites villes qui n'ont pas besoin de se presser. Les premiers bruits de la journée — une moto, une femme qui chantait, un enfant qui riait de quelque chose — remplirent l'air avec la normalité extraordinaire des matins ordinaires.



Ils restèrent assis un moment encore. Sans parler. Cinq hommes et leurs ombres et leurs histoires et le bandji qui se réchauffait dans leurs mains.



Puis Yobo dit :
— La prochaine fois qu'on fait ça, j'amène mon fils.



— Ton fils il a trois ans, dit Bricio.
— Et alors ? Le vieux Adama a commencé à boire quand il avait deux ans, selon ma tante.
— Ta tante fabrique du gbailai de contrebande. Elle est pas une référence.



Dao rit en premier. Puis Sei. Puis Bricio lui-même, qui n'avait pas ri comme ça depuis longtemps — un rire qui prenait du ventre, qui surprenait, qui désarmait.
Et Martial rit avec eux, de ce rire qui n'a pas besoin d'explication parce qu'il vient d'un endroit que les mots ne couvrent pas : la joie simple, irréductible, d'être ensemble avec les bonnes personnes au bon endroit.



Fin

* * *

Note sur la langue

Les mots du récit

Note sur la langue

Ce roman est écrit en français, mais habité par d'autres langues. Le nouchi — argot des rues ivoiriennes, mélange vivant de français, de dioula, de bété, de baoule et d'inventions pures — y apparaît comme il apparaît dans la vie : naturellement, sans traduction systématique, parce qu'une langue ne se traduit pas, elle se ressent.

Quelques mots pour ceux qui n'ont pas grandi dans ces rues :

Bandji : vin de palme, boisson fermentée extraite du palmier à huile

Gbailai : liqueur artisanale à base de bandji fermenté ou de sucre distillé

Gbonhi : groupe d'amis soudés, bande, clan informel

Zougounaï : déambuler sans but précis dans les rues

Gbata / Bandjidrome : lieu de vente de bandji, cabaret populaire

Gomi : petite amie, compagne

Mougou : avoir des relations intimes

Go / Gos : fille(s)

Tchep : relation intime impliquant plusieurs partenaires simultanés

Gnaga : dispute, palabre de rue

Gnambro : voyou, délinquant de quartier

Kiff : apprécier, aimer, trouver à son goût

Sinfra existe. Elle est belle, vivante, et mérite qu'on la raconte.

À propos de l’auteur

Kagambega Ivan Maria, propriétaire de la plateforme Kimosiris, est né en 1988 à Vavoua, en Côte d’Ivoire. Informaticien de formation, il fait ses études élémentaires à Daloa et à Abidjan, puis poursuit le collège à Gagnoa et à Zuénoula. Après le baccalauréat, il revient à Abidjan pour ses études supérieures dans des grandes écoles, où il obtient une licence. Il part ensuite deux ans en Inde et y obtient des certifications en informatique. De retour en Côte d’Ivoire, il travaille comme informaticien dans plusieurs sociétés. Il quitte finalement le salariat et s’installe à son compte afin de consacrer davantage de temps à ses passions et de diversifier ses réalisations et ses domaines d’activité.